

SANS JAMBE ET AVEC UN SEUL BRAS:

ROSANNE CULTIV

Quatorze ans de cheminement douloureux, de luttes. En 1937, au foyer d'Edgar et Rosa Laflamme, à trois miles du village de Saint-François-de-Montmagny, Rosanne ouvrait les yeux. Trois ans et demi plus tard, le 18 juillet 1940, un nouveau bébé, un

garçon de trois jours dormait près d'une maman heureuse; le père était parti faucher. Comme tous les enfants de la campagne, sollicitée par mille curiosités, Rosanne trottnait à la recherche d'insectes, de fruits et le destin s'abattit sur elle sous la forme

de la faux dentelée conduite par son père, la sortant brutalement d'un univers paisible pour la jeter dans une souffrance physique, et plus tard morale, à certains moments pire que la mort: elle eut les deux jambes sectionnées au bas des genoux, le bras droit coupé à l'articulation et la main gauche privée de trois doigts.

Ce que fut le désespoir des parents, aussi vivace aujourd'hui qu'en 1940, leur attitude magnifique devant les problèmes qui se posèrent ensuite, Rosanne le conte avec une grande émotion:

"C'est à lui et à ma mère que je dois ma réhabilitation. Ce sont eux qui, en ne me surprotégeant pas, m'ont permis de jouir de ces heures de liberté inconsciente que connaissent tous les enfants. Ils ne m'ont pas gâtée, ni dorlotée et c'était bien ainsi. Ils m'ont aimée simplement, naturellement, avec sincérité. Ils n'ont pas eu besoin de consulter des volumes de psychologie pour m'élever: leur coeur parlait pour eux. Mes trois frères et mes deux soeurs ont eux aussi participé de près à ma rééducation en m'associant à leurs jeux d'enfants et en m'intéressant à leurs activités"...

La petite fille grimpait aux arbres, sautait les ruisseaux sur ses genoux auxquels étaient fixées des lanières de cuir confectionnées par le cordonnier du village, heureuse initiative qui lui épargna la chaise roulante ankylosante et destructrice d'énergie. Pour acheter les prothèses qui remplacèrent ensuite les jambes, le père dut travailler deux fois plus, s'exiler chaque hiver comme



SA JOIE DE VIVRE

PAR MARIA CROISY

bûcheron. Autre miracle de la subtilité et de l'intégrité de cette famille: ils n'ont jamais caché à leur fille les détails de son accident, la mettant toute jeune en face des pires circonstances, semant en elle ce ferment de courage et de confiance qui devait resurgir des doutes, des souffrances de l'adolescente et lui permettre de surmonter toutes les difficultés. Les premières années de la petite écolière au pensionnat des Soeurs de la Congrégation furent, dit-elle, "des années heureuses". L'étude, les activités para-scolaires auxquelles elle voulait absolument participer, son refus d'exemption des tâches des autres couventines, finirent par avoir raison de sa constitution et il lui fallut abandonner ses études en 7ème année. Retour à la maison, longues heures d'apprentissage, des travaux de couture, de broderie, de tricot au crochet, de tissage... Vers vingt ans elle aborde le marché du travail dans les plus humbles besognes. La fière Rosanne en voulait plus encore; elle se rendit à Québec dans un centre de main-d'oeuvre où "une travailleuse sociale me fit rapidement comprendre que j'aurais à mettre toutes les chances de mon côté pour enfin vivre de façon autonome". Elle compléta ses études et entreprit un cours de secrétariat avec l'acharnement qui la caractérise... et reçut le couronnement de ses efforts. Au lieu d'un poste de secrétaire on lui offrit celui de professeur de sténographie anglaise et française qu'elle exerce encore actuellement au Collège O'Sul-

livan de Limoilou. Elle eut la force de caractère de vivre seule dans un petit appartement, de boucler son budget grâce à des cours du soir au Collège Notre Dame de Rocamadour. Tant de courage et cependant, de temps à autre, la pensée de la mort la visitait, chassée aussitôt par le souvenir de ses parents.

Avec un humour joyeux, la petite fille habituée très tôt à se regarder sans frayeur et sans morbidité, conte les bévues de ceux qui, dans l'ignorance de sa condition, prenaient ses prothèses pour des jambes véritables, au restaurant, au bal, sur les terrains de sport.

"Le sport m'a permis de renaitre.. Je ne suis vraiment sortie de ma léthargie qu'à l'âge de trente quatre ans..." Nouvelles luttes, contre l'obésité menaçante, contre une maladie cutanée, rencontre des Handicapés du Québec, de malheureux parfois plus démunis qu'elle. Retour sur elle-même et sur ce qu'elle qualifie d'égoïsme à l'égard des autres misères humaines. "Je dois tout à la Société des Handicapés du Québec, aujourd'hui connue sous le nom de Carrefour d'adaptation, qui me permit de m'initier à plusieurs activités sportives car c'est bien le sport qui m'a redonné le goût de lutter, de forger mon propre bonheur."

A partir de ce moment Rosanne "se lance à corps perdu" dans la pratique de la natation, du badmington, du cerf-volant, de l'athlétisme, du tir à l'arc, du patin. "Je vais de défi en défi, le sport stimule la volonté, développe la persévérance et agit

par conséquent autant sur le côté physique que psychique des individus."

Toujours et encore elle rend hommage aux personnes rencontrées qui l'ont conseillée, soutenue, encouragée, comme si elle-même n'était pas avant tout l'émetteur de ce courant de sympathie qu'elle établit avec les êtres subjugués par une aussi belle personnalité.

1973, Compétition Internationale de ski pour handicapés... 1975, Jeux Internationaux de St Etienne pour handicapés, des médailles et le titre de l'athlète la plus méritante des jeux. Ce n'est pas tout: elle prend des cours de lecture musicale, de trompette et d'orgue; et surtout, par l'intermédiaire de conférences, d'émissions de télévision, ou de radio, de rencontres, elle essaie de transmettre à chacun de nous un peu de sa vibrante énergie, de nous faire part de ses expériences multiples, du fruit de ses réflexions, car son être intime brille de la même intensité.

A l'heure où chacun croit avoir quelque chose à dire, où nous avons les oreilles rabattues d'inutilités, de flagorneries, les yeux fatigués d'exhibitionnismes indécents, la personnalité de Rosanne nous apparaît comme une lumière au bout du tunnel, une raison de demeurer confiant en nos possibilités humaines.

(Suite page 20)

...1975... Saint-Etienne, France
... Jeux Internationaux pour handicapés... "Il fallait voir ce Polonais privé des deux bras remporter brillamment les compétitions de natation, ce jeune Hongrois champion de tennis sur table, cet aveugle qui faisait du judo..., partout des exemples de persévérance qui font chaud au cœur, qui enflamment notre courage et notre volonté." Rosanne Laflamme: Un seul membre, mais une volonté de fer."

C'est toi, Rosanne, incarnation de notre belle flamme dans l'Olympe des jeux et des combats, non seulement des muscles et de la résistance physique, mais encore des luttes intérieures, de l'entraînement des forces spirituelles et des vertus de courage et de persévérance. C'est toi, Rosanne, notre fière Québécoise de Saint-François-de-Montmagny, qui nous ouvre l'univers des handicapés, c'est toi qui nous fait prendre conscience du de-

voir de vivre et non pas d'exister; toi qui as su oublier ce qui te manquait, utiliser au maximum les dons d'intelligence et d'astuce accordés à l'homme pour surmonter toutes les difficultés, tous les découragements pour devenir un être mieux accompli que bien d'autres et recevoir comme consécration le titre d'athlète la plus méritante des Jeux: une médaille d'or au lancer du poids, une médaille d'argent au lancer du javelot, une médaille de bronze en natation.

Ceux qui ont vu en toi une bête à compétitions, une vedette grisée par ses succès, un os à ronger pour journalistes, imaginent-ils qu'après quinze ans d'efforts soutenus et de luttes constantes, la jeune femme sereine et déterminée que tu es devenue pourrait disparaître et retourner prostrée sur un fauteuil? Ils te connaissent mal ceux-là. La personnalité que tu as tirée de

ton corps meurtri a un rayonnement trop intense pour s'éteindre comme s'éteignent les flammes éphémères brillant de leur seul aspect physique.

Si pour toi la valeur humaine n'a pas de sexe, tu n'affiches cependant aucun féminisme; ta libération est celle de tout être humain, libération de soi-même et des entraves à l'épanouissement de la personnalité. Ton joli sourire, tes attitudes demeurent celles d'une femme; ton désir, après des déceptions qui sont celles de toute femme de cœur, de rencontrer l'homme avec qui tu pourras partager tes aspirations les plus nobles comme les moments les plus simples, est bien celui d'une femme. Beaucoup d'êtres humains d'une incontestable valeur sont seuls; c'est le lot de tout individu qui s'élève au-dessus de la médiocrité, la sienne et celle d'autrui. Mais le hasard ou la Providence font parfois bien les choses. Courage Rosanne... Cette faiblesse inattendue que tu confesses avec autant de simplicité que de pudeur, est un autre de tes charmes. Sans elle tu serais trop parfaite, un peu inhumaine. Les femmes "non libérées" refusent de te voir prise comme emblème des enragées qui se réunirent à Mexico pour donner leur Crépuscule des Amazones.

Devant toi Rosanne nous prenons conscience de la dispersion de nos richesses humaines, du gâchis de nos vies et de la vanité de nos agitations. Faut-il donc comme l'acier être trempé dans la souffrance pour révéler des dons semblables aux tiens? Sommes-nous des guerriers en sommeil, vaincus à la moindre escarmouche? Serais-tu venue à nous comme la muse apparaît à Musset dans la Nuit d'Octobre:

... "L'homme est un apprenti
La douleur est son maître
Et nul ne se connaît
Tant qu'il n'a pas souffert."



PLANTES

mal centré, d'une température trop élevée ou d'une négligence de ma part. Leur toilette terminée, je m'extasie devant la

se sont déroulées au rythme d'une par semaine, à tel point, qu'aujourd'hui elle atteint le bout du mur et qu'elle continue



Bien soignées, les violettes africaines peuvent fleurir toute l'année.

beauté de leur forme, la richesse de leur couleur, et, je les en remercie avec les mêmes mots que j'emploie sur ce papier; puis, je passe quelquefois aux réprimandes, c'est ainsi que j'ai convaincu par de sévères remontrances une violette qu'elle ne me rendait pas mon amitié. Plusieurs jours furent sombres entre "Elle et Moi", finalement, elle comprit combien je tenais à elle, et depuis, c'est une floraison continue, un échange perpétuel de sa beauté et de ma présence.

J'ai gardé pour la fin l'histoire d'une plante que l'on m'avait donnée, alors qu'elle ne possédait que deux feuilles étroites, peu découpées, et que j'ai placée dans un pot de terre (très important) sur une table orientée à l'est dans mon salon. Elle m'a rendu au centuple, par sa croissance vertigineuse, l'affection que je lui porte, car en quelques mois ses tiges grimpantes

à présent sa course ver l'horizontale. Cette présence vivante rehausse avec éclat la nudité de son support, et pour la récompenser de ses efforts je lui fais écouter deux fois par semaine, environ, son disque préféré.

Eh oui! C'est tout cela qui fait que dans ma demeure les plantes vivent intensément.

Dans une prochaine chronique, nous planterons ensemble des pépins d'orange et de pamplemousse, nous cultiverons en pot des haricots verts, nous pincerons des plants de tomates que nous amènerons à maturité avec un peu de technique, quelques soins et beaucoup d'amour. En terminant, comme le poète qui a dit "qu'une maison sans enfant est un nid sans oiseau", je suis prête à ajouter "qu'une demeure sans fleur, ni plante, est un ciel sans étoile".

Mademoiselle Tournesol

HISTOIRE VÉCUE

(Suite de la page 9)

comme j'avais perdu son père. Cette fois pourtant, j'étais sur mes gardes, je me méfiais.

Je suis entrée dans sa chambre pour l'éveiller et, en voyant le petit sac d'écolier qu'il avait soigneusement posé près des vêtements neufs que nous avions achetés pour l'occasion, j'ai éclaté en sanglots. Une véritable crise de nerfs. Je restais là, incapable de me contenir. Frédéric s'est éveillé. Immédiatement j'ai lu de l'inquiétude sur son petit visage.

— "Pourquoi tu pleures, maman, a-t-il demandé encore à moitié endormi?"

Je me suis approchée de son lit et je l'ai embrassé sans répondre. Puis, en séchant mes larmes, je lui ai dit doucement: — "C'est aujourd'hui que tu commences l'école, tu es content?" — "C'est ce qui te fait de la peine, a-t-il demandé aussitôt?" — "Un peu, oui... Mais ce n'est pas très grave..."

J'ai essayé de le rassurer, mais c'était peine perdue. Je lui avais communiqué ma peur. Oh! pas en pleurant devant lui bien sûr mais à travers toutes mes attitudes négatives des semaines précédant cette journée.

Ce 7 septembre-là, j'ai été obligée de trainer un Frédéric effrayé jusqu'à l'école. A peine avais-je tourné les talons après l'avoir confié à sa nouvelle maîtresse qu'il se mettait à hurler et à se rouler par terre. J'ai dû le ramener à la maison.

Au cours des jours qui suivirent, je ne suis jamais parvenue à le décider à retourner à l'école. Il se mettait à trembler dès que je faisais la plus petite allusion aux obligations scolaires d'un enfant de son âge. Pour vaincre son traumatisme, il a fallu lui faire suivre une thérapie chez un psychologue pendant dix mois. Quant à moi, je me suis fait psychanalyser.

A la rentrée scolaire suivante, nous étions guéris tous les deux et Frédéric a pris le chemin de l'école en sautillant d'impatience.